

Carnets de route en Espagne et Italie : l'épilogue



Dernières mises au point avant nos départs respectifs pour l'Espagne et l'Italie. Midi Libre / MICHAEL ESDOURRUBAILH / Midi Libre

Publié le 29/04/2020 à 17:30

/

Mis à jour le 29/04/2020 à 17:30

8 commentaires [21 partages](#) [Carnet de route](#), Occitanie, Vidéos

Voilà maintenant quelques jours que nous sommes rentrés d'Espagne et d'Italie. L'esprit a pu se reposer, les idées se consolider, le regard sur la situation ibérique et italienne s'aiguiser, le mirage de cette semaine intense et accélérée se figer. Cela nous semblait important d'y apporter un point final. De refermer cette parenthèse journalistique, de rappeler, aussi, ce que cette séquence portait en elle.

Le reportage, sur le terrain, c'est la base de notre métier. L'information se cueille au plus près des gens. En cette période si particulière, le terrain s'effleurait plutôt, avec une certaine méfiance et mille précautions. Malgré tout, ce qu'on a souhaité, c'est comprendre ce que vivaient les gens croisés sur notre chemin, au-delà de nos frontières. Comprendre un peu de ce chaos. Bien sûr, nous avons mesuré les risques et respecté les consignes de sécurité, beaucoup plus strictes en Espagne et en Italie. **Nous portons le masque au quotidien, les gants, et nous tenons à bonne distance de nos interlocuteurs.** Il s'agissait d'exercer notre

métier dans un contexte particulier, en toute responsabilité. Mais sans choquer les populations confinées. Une notion que nous gardions sans cesse à l'esprit.

Le ressenti d'Emilie et Yanick en Italie

Avec le recul, l'Italie, mais la Lombardie en particulier, apparaît comme une région durement touchée (près de la moitié des morts de toute l'Italie), mais qui a pris les mesures de précautions sanitaires qui s'imposaient. Qu'elle est loin de l'image d'insouciance latine parfois renvoyée à nos yeux de Français. Finalement, un certain paradoxe apparaît.



Devant le stade de San Siro, à Milan, où le match Atalanta-Valence est soupçonné d'être un des déclencheurs de la propagation du virus en Lombardie. - E.Be

Oui, il a été compliqué de travailler, il fallait passer les contrôles fréquents et légitimes pour circuler, se débrouiller pour manger, dormir et aller aux toilettes alors que presque tout est fermé. Oui, il a fallu redoubler de prudence et de distance pour interviewer les témoins, dans le service de réanimation de l'hôpital Saint-Joseph de Marseille, les centres post-Covid de Bergame, dans la rue, dans les commerces, le métro de Milan ou le bus de Bergame...

Mais au final, nous avons été plus en sécurité sanitaire de l'autre côté des Alpes. La Lombardie pleure ses morts et a pris des mesures drastiques : **masque obligatoire (400 € d'amende sinon dès la première infraction)**, sorties limitées et individuelles, distances très respectées dans les commerces. À Montpellier, mardi, un simple déplacement dans le tramway où presque personne ne porte de masque, sur l'esplanade où les enfants ont réinvesti des jeux pourtant condamnés et des grappes de promeneurs s'agglutinent, montre que la prise de conscience n'est pas la même. Ni le degré de confinement.

Le ressenti de Mélissa et Julien en Espagne

Partir comporte toujours son lot d'incertitudes. Mais encore plus dans ce contexte de pandémie. Qu'allions nous trouver en Espagne ? Dans quelles conditions allions nous pouvoir

travailler ? Quelques jours après la fin de ce carnet de route, de toutes ces questions, reste un récit. De ce “time lapse géant”, ressort une multitude de rencontres inattendues...



Rencontre avec Joan Ribo, maire de Valence. Respecter les distances de sécurité. - J.V.

Et un constat. Nous connaissions l'Espagne, ce pays voisin ensoleillé, pour ses plages, sa nonchalance et ses restaurants abordables pendant les vacances. Nous en avons découvert son essence au cœur de la crise. Sous pression, la question politique revenait comme le yoyo de l'enfant d'antan. 17 communautés autonomes, et autant de prismes de gestion de la catastrophe, alors que Madrid tient les rênes dans le cadre de l'état d'alerte. Malgré la cacophonie engendrée, presque partout où nous sommes passés, nous avons découvert **un peuple discipliné dans l'épreuve. L'instinct de survie.** Celui qui nous pousse, aussi, à trouver les solutions, les sujets, au petit matin dans une Valence verte, aérée et dépeuplée. Superbe malgré la tristesse.

Cet instinct de survie qui conduit les gens à agir avec un **courage insoupçonné.** Celui de ces étudiantes infirmières de Gérone, en première ligne, au contact avec des personnes infectées, confrontées au danger. Celui de ces restaurateurs barcelonais dans le flou total, en passe de perdre tout ce qu'ils ont créé. Tous partagent ce même regard. Celui qui vous fait avancer malgré la brume, un pas après l'autre, mais celui qui vous fait avancer tout de même.

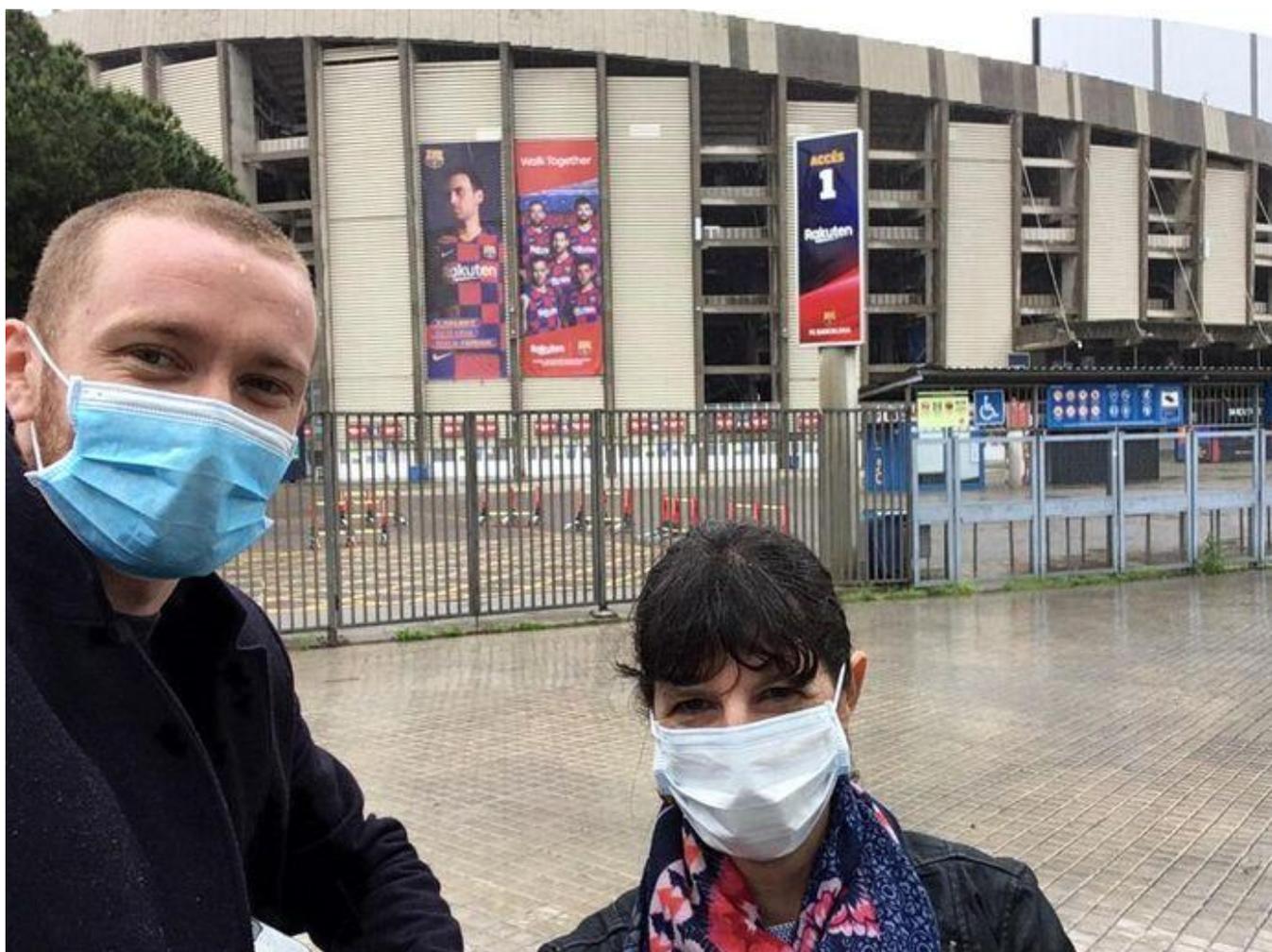
Quel a été votre meilleur souvenir à tous les quatre ?

Yanick : Dans cette ville martyre de Bergame, toujours durement touchée par le virus, la résistance au malheur s'exprime aussi par le chant. Serena, membre de la chorale libre bergamasque, nous l'a montré, ce matin-là de rencontre, dans une rue de son quartier, gestes barrière obligeant. Elle a compté sur ses doigts les morts emportés par la pandémie avant

d'accepter d'être filmée pour chanter l'histoire d'une résistance, une femme descendue de la montagne vers la ville. Bouleversant de beauté et d'espoir dans la lutte contre la maladie.

Émilie : Impossible d'en donner un seul. Dans ma tête, j'ai envie de faire comme ce prêtre de Milan qui a mis des photos de ses fidèles sur les bancs de son église. J'ai une galerie de portraits de toutes les personnes rencontrées et des moments partagés, forts, intenses, parfois bouleversants. Mais toujours avec pudeur, jamais larmoyant. Et, malgré tout, avec l'espoir de lendemains meilleurs en filigrane.

Julien : Difficile de n'en retenir qu'un. C'est surtout cette humanité, à travers l'écoute, l'aide et la disponibilité de quasiment chaque interlocuteur auquel nous avons eu à faire qui m'a bouleversé. Il y a eu des moments forts et divers. Les premières images de cette maire de Rosas, derrière un banc comme barrière de protection, à distribuer les masques à ses habitants. Ce Cadaqués fantôme. Cette tension palpable (surtout pour nous) à l'hôpital de fortune à Gérone. La rencontre avec Jordi, ce socio historique du Barça, pour un fan de foot comme moi. Le regard aux mille secrets de cet artiste fallero valencien pourtant si taiseux...



Devant le Camp Nou à Barcelone. Le football, une religion en berne pour plusieurs mois. - J.V.

Mélissa : C'est le reportage à l'hôtel Ibis de Gérone qui m'a le plus marquée. Il a été calé le samedi soir, pour une immersion le dimanche matin : c'était donc une chance inespérée de pouvoir le réaliser. Nous avons pu interroger notamment Marta, une infirmière contaminée par

le virus depuis plusieurs semaines. Dans un état peu grave, comme tous les malades hébergés dans cet hôtel, elle nous a expliqué combien sa famille lui manquait... Le directeur de l'hôtel a également fait le choix de ne plus rentrer chez lui le soir pour ne prendre aucun risque vis-à-vis de sa famille. L'isolement, le fait d'être à distance de ses proches, est très douloureux pour de nombreuses personnes dans cette crise. Et nous avons pu le mesurer au cours de ce reportage touchant. En retour, nous avons aussi eu l'impression que l'intérêt que nous portions à cet endroit situé à l'extérieur de la ville touchait ses occupants.

Votre plus mauvais souvenir ?

Yanick : Cannes. Tous les clichés qui peuvent apparaître dans notre esprit en temps normal s'effondrent un à un. En se retrouvant dans cette ville soudainement vide et triste, sous la grisaille, à quelques jours à peine de ce qui aurait dû être la grande fête annuelle du cinéma, nous nous rendons compte de l'étendue du désastre économique lié au Covid-19.



Devant les mythiques marches montées pendant le festival de Cannes. Qui devait se tenir à partir du 11 mai. - E. Be

Derrière des barrières interdisant l'accès, douchées par la pluie, les fameuses marches du palais des congrès, ne ressemblent à rien. Les célèbres hôtels sont tels des décors de film abandonnés. Les plages elles aussi forcément interdites apparaissent comme des zones sinistrées. À ce moment-là, la French Riviera ne fait plus rêver.

Émilie : Le stress des contrôles de police. On avait beau avoir tous nos documents, on ne savait pas comment nous allions être accueillis en Italie. Jamais aucune force de l'ordre (ou aucun de nos interlocuteurs d'ailleurs) n'a remis en question ce que nous faisons. Et nous avons pu faire notre métier en toute légalité. Mais les trois quarts d'heure de contrôle de police sur la route vers Piacenza qui nous ont fait manquer notre reportage prévu restent en mémoire. Sans qu'on sache vraiment pourquoi ils nous ont gardés autant de temps sur le bas-côté.

Julien : L'impression de pouvoir faire mieux. Si on essaye de ne pas se laisser dévorer par cette dernière, elle ressurgit surtout dans des villes foisonnantes comme Barcelone (que nous avons dû d'ailleurs arpenter sous un déluge). Passé ce point purement professionnel, une certaine tristesse à voir des lieux qui devraient être en fête, et qui pour certains comptent leurs morts par centaines.



En ces temps troubles, il a fallu s'adapter. - M. A.

Mélissa : Les forces de l'ordre respectaient notre mission et nous demandaient en échange d'appliquer les règles de sécurité sanitaire de base. "De toute façon, les gens vont nous appeler pour dénoncer votre présence", a prévenu un mosso catalan à l'entrée de Cadaquès avant de nous laisser entrer dans une ville figée par le coronavirus. Et ça n'a pas manqué. Un climat délétère qui rappelle des heures sombres de l'histoire de l'Espagne.

Le moment le plus surprenant ?

Yanick : La joie de certains, mais aussi la solidarité, l'envie d'aider, de Bergame à Menton, en passant par Vintimille ou Milan malgré les milliers de morts. Dans ce climat de guerre, l'envie de vivre prend toujours le dessus.



Un moment très fort, accueillis par le Dr Triglia dans le service de réanimation de l'Hôpital Saint-Joseph. - D.R.

Émilie : Le silence. On l'a connu en France, on l'a pratiqué aussi en Italie. **Les rues désertes, les magasins fermés.** La place du Dôme à Milan sans passants. Mais aussi cet espoir, cette envie d'aller de l'avant, de retourner au travail. La valeur travail est très importante dans une Lombardie qui est le véritable poumon économique de l'Italie (40 % du PIB du pays). Tous s'inquiètent de savoir comment l'économie va pouvoir repartir et savent déjà que certains ne s'en relèveront pas...

Julien : **Ne pas voir un seul enfant durant pratiquement une semaine.** Et le choc du retour en France. Où sur le chemin du retour à mon domicile je n'ai croisé aucune personne portant un masque, tout le contraire de l'Espagne, même dans les voitures.

Mélissa : Le paradoxe de nos interlocuteurs. La plupart étaient à la fois tellement contents d'échanger après des semaines d'isolement strict. Mais aussi un peu inquiets d'être

approchés par d'autres humains représentant un danger potentiel. Au final, le lien social l'emportait toujours.

M. A., E. BE, Y. PH, J. V.